

Hugo von Hofmannsthal

Ballade de la vie extérieure

Traduit par Jean-Yves Masson

BALLADE DE LA VIE EXTÉRIEURE

(début 1894)

Et des enfants grandissent avec des yeux profonds
Et qui ne savent rien, grandissent et meurent
Et tous les hommes suivent leur chemin.

Et l'amertume des fruits se change en douceur
Et ils tombent la nuit sur le sol comme des oiseaux morts
Et demeurent quelques jours puis se corrompent.

Et toujours souffle le vent, et toujours et encore
Nous entendons et prononçons des paroles nombreuses
Et ressentons la jouissance et la fatigue dans nos membres.

BALLADE DES ÄUSSEREN LEBENS

Und Kinder wachsen auf mit tiefen Augen,
Die von nichts wissen, wachsen auf und sterben,
Und alle Menschen gehen ihre Wege.

Und süße Früchte werden aus den herben
Und fallen nachts wie tote Vögel nieder
Und liegen wenig Tage und verderben.

Und immer weht der Wind, und immer wieder
Vernehmen wir und reden viele Worte
Und spüren Lust und Müdigkeit der Glieder.

Et des rues courent à travers l'herbe, et il y a des places habitées
Ici et là, emplies de flambeaux, d'arbres, d'étangs
Et de menace, et de dessèchement mortel...

Pourquoi ces lieux sont-ils bâtis, et n'y en a-t-il jamais
Deux semblables? et pourquoi en nombre infini?
Quel changement produisent le rire, les larmes, la pâleur?

Que nous importe tout cela, et tous ces jeux,
A nous, pourtant adultes, éternellement solitaires,
A nous qui ne cherchons jamais un but à nos errances?

Que nous importe d'avoir vu tant de choses pareilles?
Et cependant, il dit beaucoup, celui qui dit : « soir »,
Un mot, d'où s'écoulent mélancolie et affliction,

Comme un miel lourd s'écoule des rayons évidés.

Und Straßen laufen durch das Gras, und Orte
Sind da und dort, voll Fackeln, Bäumen, Teichen,
Und drohende, und totenhaft verdorrte...

Wozu sind diese aufgebaut und gleichen
Einander nie? und sind unzählig viele?
Was wechselt Lachen, Weinen und Erbleichen?

Was frommt das alles uns und diese Spiele,
Die wir doch groß und ewig einsam sind
Und wandernd nimmer suchen irgend Ziele?

Was frommts, dergleichen viel gesehen haben?
Und dennoch sagt der viel, der « Abend » sagt,
Ein Wort, daraus Tiefsinn und Trauer rinnt

Wie schwerer Honig aus den hohlen Waben.

TERCETS (juillet 1894)

Hofmannsthal fit une lecture publique des cinq textes que voici chez Arthur Schnitzler le 26 septembre 1894. Les tercets d'Hofmannsthal furent composés comme un hommage funèbre à Josephine von Wertheimstein (1820-1894).

I

SUR LA FRAGILITÉ DES CHOSES

Je sens encore leur souffle sur mes joues :
Comment cela se peut-il, que ces jours proches
Se soient enfuis, et pour toujours enfuis, à jamais évanouis ?

Voilà une chose que nul ne comprend tout à fait,
Bien trop affreuse pour que l'on songe à déplorer
Que tout s'écoule et se précipite au néant.

Et que mon propre Moi, auquel rien n'est obstacle,
Se soit enfui à tout jamais d'un jeune enfant,
Et me soit devenu comme un chien, inquietant, étranger et muet.

Et puis : que j'aie vécu il y a cent ans aussi
Et que mes ancêtres, qui sont dans leur linceul,
Soient aussi proches de moi que ma propre chevelure

Et soient un avec moi, autant que ma propre chevelure.

Terzinen

I

ÜBER VERGÄNGLICHKEIT

Noch spür ich ihren Atem auf den Wangen :
Wie kann das sein, daß diese nahen Tage
Fort sind, für immer fort, und ganz vergangen ?

Dies ist ein Ding, das keiner voll aussinnt,
Und viel zu graucenvoll, als daß man klage :
Daß alles gleitet und vorüberirnt.

Und daß mein eignes Ich, durch nichts gehemmt,
Herüberglitt aus einem kleinen Kind,
Mir wie ein Hund unheimlich stumm und fremd.

Dann : daß ich auch vor hundert Jahren war
Und meine Ahnen, die im Totenhemd,
Mit mir verwandt sind wie mein eignes Haar,

So cins mit mir als wie mein eignes Haar.

II

O ces heures ! où, sur la clarté bleue de la mer,
Nous fixons nos regards et comprenons la mort,
D'un cœur si léger et si solennel, et sans effroi :

Comme de petites filles qui paraissent très pâles,
Avec de grands yeux, et qui toujours ont froid,
Qui par un soir, regardent devant elles en silence

Et savent qu'à présent la vie s'écoule doucement
De leurs membres ivres de sommeil
Parmi l'herbe et les arbres, et qui se parent d'un faible sourire

Comme une sainte qui verse son sang.

II

Die Stunden ! wo wir auf das helle Blauen
Des Meeres starren und den Tod verstehn
So leicht und feierlich und ohne Grauen,

Wie kleine Mädchen, die sehr blass aussehn,
Mit grossen Augen, und die immer frieren,
An einem Abend stumm vor sich hinschn

Und wissen, dass das Leben jetzt aus ihren
Schlaftrunk'nen Gliedern still hinüberfliesst
In Bäum' und Gras, und sich matt lächelnd zieren,

Wie eine Heilige die ihr Blut vergiesst.

III

Nous sommes de la même étoffe que les songes¹,
Et les songes ouvrent leurs yeux, pareils
A de petits enfants sous des cerisiers

De la cime desquels la course d'or pâle
De la pleine lune s'élève à travers la vaste nuit.
... Ce n'est pas autrement que surgissent nos songes.

Les voici, ils sont vivants comme un enfant qui rit,
Aussi grands, qu'ils montent ou descendent dans l'air,
Que la pleine lune, éveillée de la cime des arbres.

Le plus intime de nous-mêmes est livré au va-et-vient
De leurs mains de spectres qui tissent dans l'espace encombré.
Ils sont en nous et ils ont vie à tout jamais.

Et trois font un : un homme, une chose, un songe.

III

Wir sind aus solchem Zeug wie das zu Träumen,
Und Träume schlagen so die Augen auf,
Wie kleine Kinder unter Kirschenbäumen,

Aus deren Krone den blassgoldnen Lauf
Der Vollmond anhebt durch die grosse Nacht.
... Nicht anders tauchen unsre Träume auf.

Sind da und leben, wie ein Kind, das lacht,
Nicht minder gross im [Auf —] und Niederschweben
Als Vollmond, aus Baumkronen aufgewacht.

Das Innerste ist offen ihrem Weben,
Wie Geisterhände im versperrten Raum
Sind sie in uns und haben immer Leben.

Und drei sind eins : ein Mensch, ein Ding, ein Traum.

1. Shakespear, *The Tempest*, IV, 1, v. 156-157 : « We are such stuff / As dreams are made on » (Prospero).

IV

Parfois viennent à nous des femmes que nul n'a jamais aimées
En rêve, à notre rencontre, pareilles à de petites filles,
Et elles sont indiciblement émouvantes à voir,

Comme si avec nous sur de lointaines routes
Elles avaient par un soir de jadis longuement cheminé.
Cependant les cimes s'agitent en respirant,

De la vapeur tombe sur elles, et la nuit, et l'angoisse
Et, le long du chemin, de notre chemin, l'obscur,
Dans la clarté du soir les étangs silencieux resplendissent,

Miroirs de notre nostalgie, ils scintillent comme en rêve
Et à toutes les paroles murmurées, à tout le flottement
De l'air du soir et au premier éclat des étoiles

Les âmes, ces sœurs, profondément tressaillent
Et s'affligent, et s'emplissent d'une gloire triomphante,
Émue par le profond pressentiment qui comprend la grandeur de la
[vie,

Et sa splendeur, et son austérité.

IV

Zuweilen kommen niegeliebte Frauen
Im Traum als kleine Mädchen uns entgegen
Und sind unsäglich rührend anzuschauen.

Als wären sie mit uns auf fernen Wegen
Einmal an einem Abend lang gegangen,
Indess die Wipfel athmend sich bewegen,

Und Duft herunterfällt und Nacht und Bangen,
Und längs des Weges, unsres Wegs, des dunkeln,
Im Abendschein die stummen Weiher prangen,

Und, Spiegel unsrer Sehnsucht, traumhaft funkeln,
Und allen leisen Worten, allem Schweben
Der Abendluft und erstem Sternfunkeln

Die Seelen schwesterlich und tief erbeben
Und traurig sind und voll Triumphgepränge
Vor tiefer ahnung, die das grosse Leben

Begreift und seine Herrlichkeit und Strenge.

By permission of Insel Verlag,
Frankfurt am Main.

OÙ QUE J'APPROCHE, OÙ QUE J'ABORDE...

Où que j'approche, où que j'aborde,
Ici dans l'ombre, là sur le sable,
Ils viendront près de moi s'asseoir
Et moi, je les divertirai,
Je les lierai avec le ruban d'ombre.

Ces choses qu'ils connaissent, je leur apprendrai
A les nommer choses occultes.
Après cela, ils ne pourront plus guère
Croire les mouvements de leurs membres
Sans lien avec la course des astres.

Car je leur dirai : « Haute Puissance est celle
Qui gouverne le jour, fait descendre la nuit.
Mais en vous immergés se trouvent
De très mystérieux royaumes,
Aussi calmes qu'au fond d'un puits. »

Alors, réprimant un frisson,
Ils regarderont en eux-mêmes,
Ils se sentiront emportés
Et pris dans les rets du mystère,
Vers le ciel d'un bleu plus profond.

WO ICH NAHE, WO ICH LANDE...

Wo ich nahe, wo ich lande,
Da im Schatten, dort im Sande
Werden sie sich zu mir setzen,
Und ich werde sie ergetzen,
Binden mit dem Schattenbände!

An den Dingen, die sie kennen,
Lehr ich sie Geheimes nennen,
Auf und Nieder ihrer Glieder
Und den Lauf der Sterne wieder,
Kaum vermögen sies zu trennen!

Denn ich spreche : « Große Macht
Lenkt den Tag, versenkt die Nacht,
Doch in Euch versenkt sind gleiche
Sehr geheimnisvolle Reiche,
Ruhig wie in einen Schacht. »

Daß sie mit verhaltne Grauen
An sich selber niederschauen,
Von Geheimnis ganz durchwoben
Fühlen sich emporgehoben
Und den Himmel dunkler blauen!

Poème écrit le 26 juillet 1894 en même temps que les Tercets. Seule la première strophe fut éditée par Hofmannsthal, le poème complet fut découvert dans ses papiers après sa mort.

By permission of S. Fischer Verlag GmbH,
Frankfurt am Main.